

Alain GRAS, Pierre MUSSO, dirs, *Politique, communication et technologies. Mélanges en hommage à Lucien Sfez*

Paris, Presses universitaires de France, 2006, 439 p.

Bernard Miège



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7432>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.7432](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7432)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2007

ISBN : 978-2-86480-829-9

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Bernard Miège, « Alain GRAS, Pierre MUSSO, dirs, *Politique, communication et technologies. Mélanges en hommage à Lucien Sfez* », *Questions de communication* [En ligne], 11 | 2007, mis en ligne le 01 juillet 2007, consulté le 12 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7432> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7432>

Ce document a été généré automatiquement le 12 avril 2021.

Questions de communication is licensed under CC BY-NC-ND 4.0



Alain GRAS, Pierre MUSSO, dirs, *Politique, communication et technologies. Mélanges en hommage à Lucien Sfez*

Paris, Presses universitaires de France, 2006, 439 p.

Bernard Miège

RÉFÉRENCE

Alain GRAS, Pierre MUSSO, dirs, *Politique, communication et technologies. Mélanges en hommage à Lucien Sfez*. Paris, Presses universitaires de France, 2006, 439 p.

- 1 Le genre des « Mélanges » est entré en désuétude, sauf peut-être dans les Facultés de Droit. En effet, les productions qui lui correspondent sont assez inégales, le meilleur côtoyant le convenu. Incontestablement, on se trouve là en présence d'un ouvrage de qualité où le lecteur aura de quoi satisfaire ses intérêts cognitifs et chercher des éléments de réponse aux questions qu'il se pose. 35 contributeurs – des universitaires mais aussi des anciens étudiants –, majoritairement des politistes mais pas seulement ; deux signatures prestigieuses, Jean Duvignaud et Georges Balandier, en ouverture et en clôture.
- 2 Comme on peut s'y attendre, tous les auteurs n'ont pas fait l'effort de confronter leurs analyses à la pensée de Lucien Sfez. Ainsi en est-il, entre autres cas, de Pierre Legendre, Jean-Louis Quermonne, Francis Balle, Rémi Rieffel, ou même Daniel Dayan. Ce n'est pas nécessairement gênant, surtout lorsque cela permet d'accéder à un texte en français d'Elihu Katz (avec Mihaela Popescu) sur la « supplémentation », c'est-à-dire le contrôle des conditions de réception par le communicateur. Quelques contributions portent sur des souvenirs personnels, voire des anecdotes ; mais cela permet de recomposer la carrière universitaire de Lucien Sfez, laquelle illustre bien l'évolution des travaux du

Professeur émérite de l'université Paris 1-Panthéon Sorbonne (voir par exemple le texte de Claude Emeri). On admettra aussi que l'apport des articles est inégal : soit leurs auteurs se répètent en reprenant des travaux publiés, soit leurs thématiques sont trop personnelles pour faire écho à la problématique centrale de l'ouvrage. Très peu nombreux sont les commentaires sans distance ou obséquieux (on sait que c'est une dérive fréquente dans des ouvrages de ce genre).

- 3 L'ouvrage – il convient de le préciser – est divisé en trois parties, chacune correspondant à l'un des éléments mis en exergue dans le titre. Les spécialistes de sciences de l'information et de la communication auraient cependant grand tort de négliger la première, consacrée à « Politique, institutions et surcode » (de loin la plus importante), pour privilégier la seconde « Communication, médias et tautisme » (notons qu'il est rarement question d'information), et/ou partiellement à la troisième « Technique, idéologie et récit fictif ».
- 4 Ici, nous avons choisi un mode d'entrée dans l'ouvrage pour appréhender les apports de Lucien Sfez (il en est bien sûr d'autres possibles). Nous nous sommes donc posé la question suivante : qu'est-ce qui amène au milieu des années 80 – très exactement 1984, après un séjour en Californie (voir sur ce moment clé la contribution de Pierre Vallin) –, un professeur agrégé de sciences politiques, enseignant d'abord à l'université Paris Dauphine puis dans une UFR de sciences administratives et politiques de Paris 1, à s'intéresser subitement à la communication, au point de publier peu après une *Critique de la communication* (Paris, Éd. Le Seuil, 1988)... puis de diriger un imposant *Dictionnaire critique de la communication* (Paris, Presses universitaires de France, 1993) en deux volumes, de publier régulièrement ensuite dans la revue qu'il dirige, *Quaderni*, des articles sur la communication, et de diriger des recherches dans le DEA dont il a la responsabilité, sans oublier l'aide aux recherches doctorales. Rien de commun en tout cas avec les pratiques majoritaires et plus récentes de ses collègues politistes qui s'intéressent aux « effets » des médias dominants dans le fonctionnement du politique (comme si les médias n'avaient à voir qu'avec le politique), ou traitent des corpus de discours médiatiques pour aborder des sujets relevant directement du politique. Certes, Lucien Sfez, légitime et reconnu parmi les politistes, surtout depuis la parution de sa *Critique de la décision* (Paris, Presses de Sciences Po, 1973), n'a jamais été un représentant de la *doxa* : il a toujours été un électron libre, mais il s'inscrit pourtant dans la prestigieuse filiation du Doyen Maurice Hauriou, et de sa théorie juridique-administrative hétérodoxe de l'institution, théorie à laquelle Lucien Sfez a consacré l'un de ses premiers livres tout en collaborant avec le Doyen de Toulouse à la rédaction d'un manuel. Mais *a priori*, rien ne destinait Lucien Sfez à donner tant de place à la communication dans sa réflexion pour considérer d'ailleurs, à partir de 1995, que c'en était fini de la fable de la communication, celle-ci appelée déjà, à l'ère de la montée des biotechnologies, à être remplacée par le désir de santé parfaite. Rien et pourtant si : pour qui se donne la peine de lire les travaux successifs (et les analyses qui en sont faites par certains contributeurs), une filiation se dessine que nous traduirons dans le schéma suivant : théorie de l'institution > la politique symbolique > le sur-code > la communication > l'« innovation » et le récit fictif instituant sur la technique.
- 5 Une précision sur le sur-code. Ce concept désigne le fait que, prenant par exemple part à un processus décisionnel, les acteurs ne se comprennent pas car, en raison des positions qu'ils occupent, ils utilisent leur propre code : d'où la nécessité d'une traduction qui elle-même peut être imprévisible et déviante (Jean-Marc Offner).

Élaboré à l'occasion d'études sur des processus de décision d'aménagement urbain, le concept sera étendu plus tard par Lucien Sfez à la communication. Comme il était prévisible, plusieurs des contributeurs évoquent le « tautisme », concept clé et aboutissement de la réflexion conduite par Lucien Sfez dans ses ouvrages sur la communication. Mais peu parmi eux vont au-delà d'une rapide référence, et la plupart ne s'intéressent pas de près à ce que l'auteur entend désigner sous ce néologisme condensant tautologie, autisme et totalité : rien de moins que la suppression du message comme des sujets émetteurs, ainsi que l'élimination de toute référence à la représentation cartésienne ou à l'expression spinoziste, l'émergence d'une nouvelle communication qui se fait de soi à soi-même. Il est dommage que cet ouvrage d'Hommages n'ait pas donné lieu sur ce point à une discussion critique, d'autant que le succès public du concept (Lucien Sfez en conviendra sans doute) ne va pas avec une connaissance précise de ce qu'il désigne. Cependant, on retiendra deux contributions : d'une part, celle de Jean-Marc Vernier qui opère un rapprochement entre le « tautisme » et le « visuel » de Serge Daney, et se demande si la perspective deleuzienne de l'art peut se retrouver dans les jeux vidéo ou certains films contemporains ; d'autre part, celle de Philippe Breton qui se demande, non sans prudence, si le « tautisme » n'est pas une pathologie historiquement datée, à la séduction de laquelle on peut échapper, à condition que soit construit un rapport (toujours possible) à la représentation. À l'exception de ces deux auteurs, on n'en saura guère plus.

- 6 *In fine*, Pierre Musso s'efforce de reconstruire le statut de la théorie critique de Lucien Sfez. Selon lui, celle-ci (bien distincte de la conception adornienne), « [...] vise à dévoiler et à repérer le travail d'inversion, de déplacement et de condensation des éléments exhibés par l'idéologie » (p. 420). Et il rappelle que, pour Lucien Sfez, « l'idéologie, c'est la prétention à énoncer la Vérité en un lieu producteur de paroles fondatrices et des normes du vrai social » (p. 420), étant précisé que, à la suite de Maurice Hauriou, il considère que l'institution est fondée sur des idées et des idéologies. D'où les quatre périodes que Lucien Sfez identifie depuis 1980, la religion communicationnelle étant au cœur de la 3^e période. Si séduisante soit cette proposition, elle reste dans la sphère idéale et Pierre Musso ne voit à y opposer que des contre-mythes à la suite de Gaston Bachelard (p. 431). Mais c'est bien au sein de la sphère idéale seulement que se déploie la pensée sfézienne, ce qui ne va pas sans produire des analyses éclairantes çà et là. Ainsi Serge Proulx a-t-il raison de trouver décapante la critique de récit techno-politique construit autour de la technique par les décideurs (p. 392).
- 7 Personnellement, je ne suis pas plus convaincu aujourd'hui par cette proposition que lors d'un colloque à Cerisy en...1988 ; je reste persuadé que l'information-communication ne se résume pas à une idéologie, si prégnante soit-elle. En tant que technique de gestion du social, loin d'être dépassée, elle s'enracine aussi dans les structures matérielles du mode de production dominant, aujourd'hui sans concurrent mais suscitant différentes résistances. À l'issue de la lecture de ce livre, l'interrogation demeure à coup sûr éclairante.

AUTEURS

BERNARD MIÈGE

GRESEC, université Grenoble 3